

folklore

20

Rédaction : 75-77, Rue Trivalle - Carcassonne
Abonnement: 20 fr. par an - Prix du numéro 3 fr.

Adresser le montant à Mademoiselle ROQUES,
Trésorier-Adjointe, 3, Quai Victor-Hugo, Narbonne
ou au : "Groupe Audois d'Études Folkloriques", Carcassonne
Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier

Folklore (3^{me} année - n° 2)
AVRIL-JUIN 1940

“Folklore”

Revue trimestrielle publiée par le Centre
de Documentation et le Musée audois
des Arts et Traditions populaires

Fondateur : le Colonel Fernand CROS-MAYREVILLE

Tome 3

3^{me} Année — N° 2

AVRIL-JUIN 1940

ABONNEMENT FOLKLORE

Appel à nos abonnés

que le plat de cuivre dont il s'agit était advenu à sa famille; selon son opinion, les capitaines maritimes de Raguse ont fréquenté pour leur commerce pendant des siècles, la France méridionale et particulièrement le port de Marseille et probablement le plat en question provient de la France méridionale, comme beaucoup de meubles et de porcelaines qui se trouvaient encore à Raguse du temps de la République. J'ai reçu du Comte Gozcé, à l'appui de ses indications, une photographie dont je donne la reproduction ci-contre; le tracé en est stylisé, on y voit l'arbrisseau et la licorne qui paraît s'élançer au-dessus des quatre coulevres enroulées au-dessus du précipice...



Je traduis le récit qu'il m'a écrit de la légende :

« Un voyageur s'est égaré dans une forêt (la vie humaine) dans laquelle il est assailli par une licorne (passions humaines); voilà qu'en courant il tombe dans un précipice, (péché) en tombant il s'accroche à un buisson sur lequel se trouvait du miel (la douceur du péché), sans se soucier de remonter sur la montagne (sans se soucier de se repentir). Pendant ce temps deux rats, un noir et un blanc (nuit et jour, temps) rongent les racines du buisson, et à la fin il tombe dans la gueule d'un dragon (démon) qui se trouvait sous le buisson de miel. »

Le comte Gozcé n'a sans doute pas connu le texte de la légende, les variantes qu'on pourra remarquer montrent bien qu'il en a eu la tradition orale par quelque membre de sa famille. Voici ce texte que nous tirons de la « rédaction en prose provençale du Roman spirituel de Barlaam et Josaphat », édité par Ferdinand Heuckenkamp chez Max Niemeyer à Halle en 1912 : *L'homme et la Licorne*.

« Barlaam li dis ...

E sels que volon recemblar los amis de dieu, coven que mesprezon lo segle et aco que i es, car tot es vanetat. E tug sil que amar lo volran, sapias que son semblant ad un home que fugia ad una bestia que a nom unicorn.

Cant aquel vi venir aquella bestia que a nom unicorn, comenset a fugir per pàor quel devores. E domens que corria, esdevenc si que cazec en una fossa, e domens que cazia, pres si ad un albre et en aquel tenc si fortmens. Et en aquella fossa avia barra en que tenc sos pes, e regarda si e vi dos ratz, un blanc et autre negre, que ades rozian la razis d'aquel albre, et avian la tant roza que volia cazer. E consiret si la pregonneza de la fossa e vi al fons estar un dragon de fer esgardament, e gitet fuec per la gola que tenia badada per devorar aquel. E regardet si e vi que de la barra en que tenia sos pes, eysian quatre caps de colobres. E leva sus huelhs e vi que de l'albre en que si tenia, degotava un fil de mel. E per amor de la dousor del mel oblidava totz aquels mals que l'environavan. Aquesta semblansa es en totz sels que aman aquest segle.

La espozicion es aytals : Unicorn figura la mort que tot iorn persec e dezira penre l'uman linage. La fossa figura aquest mont que es plens de totz mals. L'albre que era ros de dos ratz figura la vida de cascun home que cascun dia se vay mermant per las oras del dya e de la nueg. Los quatre colobres figuran los quatre elemens dezacordans per los cors que non podon estar en pas, e lo dragon que era tant fers et tant cruels, figura lo ventre d'enfern que cobeyta devorar aquels que aman lo delieg d'aquest present mont. Lo fil de mel figura lo delieg d'aquest present mont per que le dyable tol ad home e non li laysa aver salut. »

En voici la traduction pour laquelle j'ai suivi le vocabulaire de l'éditeur ainsi que les notes que M. L. Alibert a bien voulu me donner (1) :

« Barlaam lui dit... Il convient à ceux qui veulent ressembler aux amis de Dieu, de mépriser le siècle et ce qui s'y trouve,

(1) Notes de M. L. Alibert :

Si pour **se**, pronom réfléchi employé souvent explétivement comme dans **se mangèc, se dormiguèc**. Placé après le verbe : **Esdevenc si** : il arriva **pres si** : il s'accrocha **tenc si** : il s'y tint. **Eysian** : sortaient; **mermant** : se vay mermant : ne cesse de diminuer; **tol**, du verbe **toler**, **tol ad home** : se saisit, s'empare de l'homme ; **semblansa** : parabole : cette parabole s'applique à... **persec** : poursuit et désire s'emparer.

car tout est vanité. Et que tous ceux qui voudront l'aimer sachent qu'ils ressemblent à un homme qui fuyait une bête du nom de licorne.

Quand celui-ci vit venir cette bête du nom de licorne, il se mit à fuir de peur d'être dévoré et tandis qu'il courait, il arriva qu'il tomba dans une fosse; tandis qu'il tombait il s'accrocha à un arbre et il s'y tint fortement. Dans cette fosse il y avait un appui sur lequel il tenait ses pieds, il regarda et vit deux rats un blanc et un autre noir qui rongeaient sans cesse la racine de l'arbre et qui l'avaient tant rongée qu'il allait tomber. Il considéra la profondeur de la fosse, il vit au fond un dragon qui s'y trouvait et qui avait un féroce regard; il jetait du feu par la gueule qu'il tenait ouverte pour le dévorer. Il regarda, il vit que de l'appui sur lequel il tenait ses pieds sortaient quatre têtes de couleuvres. Il leva les yeux et vit que de l'arbre auquel il se tenait découlait un filet de miel. Et par amour de la douceur du miel il oublia tous les maux qui l'environnaient. Cette parabole s'applique à tous ceux qui aiment le siècle.

Voici l'explication : la licorne figure la mort qui toujours poursuit la race humaine et désire s'en emparer. La fosse figure le monde qui est rempli de toutes sortes de maux. L'arbre qui était rongé par les deux rats figure la vie de chaque homme qui ne cesse de diminuer à toutes les heures du jour et de la nuit. Les quatre couleuvres figurent les quatre éléments qui sont en lutte dans les corps et qui ne peuvent rester en paix. Le dragon qui était si féroce et si cruel figure le ventre de l'enfer qui convoite de dévorer ceux qui aiment les délices de ce présent monde. Le filet de miel figure les délices de ce présent monde dont se sert le diable pour se saisir de l'homme et l'empêcher d'arriver au salut. »

M. Cosquin dans ses *Etudes folkloriques* — Recherches sur les migrations des contes populaires et leur point de départ (chapitre sur la légende des saints Barlaam et Josaphat, son origine) a fait l'exégèse de ce roman spirituel et particulièrement celle de la parabole de l'homme et de la licorne.

Ce roman attribué jadis à saint Jean Damascène (VIII^{me} siècle) a eu une grande vogue au Moyen-Age, si bien que les saints Barlaam et Josaphat ont été inscrits au *martyrologe romain*, mais Laboulaye attira en 1859 l'attention sur la ressemblance de l'histoire de ces saints avec la légende du Bouddha, décrite par le *Lalitavistâra*. Le nom même de Josaphat, en langue arabe Youasaf, désigne le Bodhisattva avant qu'il ne devint le Bouddha. Quant à la parabole de l'homme et de la licorne, Stanislas Julien en a trouvé deux versions « dans des livres chinois qui contiennent des fables, apologues, etc., venus de l'Inde avec le bouddhisme ».

L'origine du roman spirituel de Barlaam et Josaphat qui unit des paraboles chrétiennes à des paraboles bouddhistes était difficile à découvrir quand Cosquin écrivait son ouvrage, mais on a trouvé depuis lors dans les textes manichéens de Tourfan, ville du Turkestan oriental, au moins deux restes de manuscrits divers de ce recueil. L'un des explorateurs de Tourfan Von

Lecoq a pensé avec raison que ces textes, dont un fragment dit les célèbres rencontres du Bodhisattva, et dont un autre fait l'apologie de l'abstinence monastique, ont été transmis par des manichéens de l'orient à l'occident. Ils sont rédigés en langue turque du VIII^{me} siècle, mais ils proviennent de textes plus anciens en langue pelhvi; ils ont dû être ensuite traduits en syrien et en arabe (1). Les chrétiens catholiques ou orthodoxes n'avaient aucun rapport avec le bouddhisme, au contraire les manichéens unissaient dans le christianisme les doctrines du Bouddha à celles de Zoroastre. Selon eux le Bouddha était devenu chrétien sur l'intervention de leur Maître Manès lui-même, qui fit d'ailleurs dans l'Inde un important voyage de propagande pour la conversion des Bouddhistes. Ils ont donc vraisemblablement constitué le recueil de Barlaam et Josaphat. D'ailleurs le texte languedocien ou provençal — qui est du début du XIV^{me} siècle et vient d'une traduction plus ancienne dans la même langue, selon l'éditeur Heukenkamp — a tous les caractères d'une traduction cathare; c'est le *bonhomme* Barlaam qui instruit le Bodhisattva par le récit et le commentaire des paraboles chrétiennes ou bouddhistes; de plus comme dans le texte languedocien du *Sort des apôtres* découvert à Cordes, cité par N. Peyrat dans son Histoire et étudié par Chabaneau on n'y lit pas les passages dogmatiques contraires à la doctrine cathare. L'éditeur Heukenkamp rappelle à la page LXXV de son introduction, l'observation de Meyer sur des particularités linguistiques des contrées qui correspondent aux départements de l'Aude, de l'Ariège, de la Haute-Garonne et qui conservent la finale *ant* dans sa forme étymologique à la troisième personne du pluriel des verbes; or on trouve surtout dans notre texte cette finale *an*, d'autre part M. L. ALBERT, qui l'a examiné, nous écrit: « Ce texte n'appartient pas à la région la plus méridionale du Languedoc-Ariège, Aude, Haute-Garonne. Il peut appartenir au reste du Languedoc et à la Provence. Du fait que la déclinaison à deux cas est très irrégulièrement observée, ce texte appartient à la fin du XIII^{me} ou au début du XIV^{me} siècle, mais il peut très bien reproduire un manuscrit plus ancien. » Il est donc vraisemblable, d'après ces renseignements linguistiques, que le texte cathare de Barlaam et Josaphat est une traduction de la région d'Albi qui faisait partie du Haut-Languedoc au début du XIV^{me} siècle et que cette traduction est faite d'après une traduction antérieure de la même région, au cours des siècles d'expansion du catharisme; il est aussi probable que le manuscrit cathare a été la traduction directe d'un manuscrit manichéen.

La parabole de l'homme et de la licorne ainsi que les autres paraboles du roman spirituel de Barlaam et Josaphat ont ceci de remarquable qu'elles ont pour origine des contes et des

(1) Von Le Coq. Les miniatures manichéennes, 1923, p. 11.

C. Alfarc. Les écritures manichéennes, 1918. T. I. p. 132-133 et T. II, p. 211 à 219.

légendes orientales qui étaient transmises par tradition, elles intéressent donc directement le Folklore, mais il faut aussi remarquer que les manichéens et les cathares en recueillant des mythes et des légendes en donnaient toujours le commentaire religieux et philosophique; c'est ce qui caractérise leur manière de penser. Ils savaient que les premiers hommes avaient la vue directe des réalités spirituelles; ils s'efforçaient eux-mêmes de maintenir le contact avec le monde spirituel en conservant les facultés de vision et d'audition qui étaient spontanées dans les temps primitifs; leur connaissance de nature imaginative s'exprimait toujours directement d'une manière imagée, d'où leur goût pour les mythes et les légendes ainsi que leur effort pour en conserver le souvenir, mais ils savaient aussi que nous entrons dans une période au cours de laquelle devaient se développer des facultés rationnelles et c'est pourquoi ils donnaient aussi l'explication philosophique des légendes.

Les paraboles qui se trouvent dans le roman spirituel de Barlaam et Josaphat ont eu une grande influence sur l'art du Moyen-Age, de nombreuses miniatures décoraient les manuscrits de toutes les traductions en diverses langues de ce roman qui a eu une grande vogue. On peut lire à ce sujet une étude de M. Stefanescu : le roman de Barlaam et Josaphat, illustré en peinture, extrait de Byzantion (tome VII, fascicule 1932), mais il faut noter que les manichéens ont les premiers décoré leurs manuscrits de belles miniatures. Parmi les paraboles reproduites, il en est qui sont essentiellement manichéennes et cathares, comme celle de l'homme et de la licorne qui exprime le dualisme moral, la lutte du génie du bien et du génie du mal par la couleur blanche et noire des deux rats qui rongent la racine de l'arbre de vie. Or des miniatures qui retracent la même parabole ont inspiré les sculpteurs méridionaux; *l'Histoire de l'art* publiée sous la direction d'A. Michel (Tome I, page 702, et tome II pages 872-873) donne d'intéressantes indications à ce sujet : Benedetto Antelami, architecte italien a construit le baptistère voisin de la cathédrale de Parme. Dans l'un des tympans des portails on trouve une allégorie étrange, « un homme qui personnifie le pêcheur insouciant des vengeances divines est monté sur un arbre chargé de fruits que deux rats rongent à la base; un dragon à la gueule enflammée attend la chute de l'imprudent ». Un élève d'Ambrogio Lorenzetti reproduit dans une fresque de la maison Bargagli à Asciano l'allégorie « de l'homme qui mange un rayon de miel, paisiblement assis dans un arbre dont deux souris, l'une blanche, et l'autre noire, le jour et la nuit, mangent les racines ».

Pour retrouver l'origine de ces motifs de sculpture il est bon de remarquer d'abord que le champ du tympan sculpté par Benedetto Antelami « est rempli des images de la lune et du soleil, divinités au front radié, vêtues à l'antique et montées sur des chars ». On reconnaît là un motif qu'on voit fréquemment sur les bas reliefs des mystères mithriaques qui furent la source la plus importante du manichéisme et auxquels celui-ci a naturellement emprunté ses symboles. Le soleil et la lune correspondent aux heures du jour et de la nuit; ils sont désignés comme

étant les deux rats blancs et noirs qui dévorent par degrés la vie de l'homme dans l'une des versions chinoises de Barlaam et Josaphat.

Sous quelle influence Benedeto Antelami a-t-il eu l'idée d'exprimer en sculpture des allégories qui ont paru étranges ? *L'art religieux au XII^{me} siècle en France* d'E. Mâle (page 77) nous indique qu'il fit son éducation en Provence et qu'il emprunta leurs sujets aux artistes méridionaux; il a donc pu y connaître la parabole de l'homme et de la licorne par le roman de Barlaam et Josaphat lui-même ainsi que par les miniatures qui le décoraient. C'est d'autant plus vraisemblable que l'art catholique ordinaire ne donnait pas tout à fait le même sens au symbole de la licorne. Les *Bestiaires* du Moyen-Age et particulièrement le *Speculum Ecclesiae* d'Honorius d'Autun ainsi que les sculpteurs qui s'en inspirèrent considéraient bien la licorne comme un animal très sauvage, mais ils y voyaient un symbole de l'incarnation du Christ quand elle se laisse prendre par une vierge (1).

Il est donc vraisemblable que les Cathares du Midi de la France ont illustré de miniatures leurs manuscrits de Barlaam et Josaphat et qu'ils ont représenté particulièrement cette parabole de l'homme et de la licorne sur le plat de cuivre de Raguse qui, selon le témoignage du Comte Gozcé, a été cédé à sa famille au XIII^{me} siècle par un cathare toulousain et a été apporté à Raguse de la France méridionale.

Déodat ROCHÉ.

(1) V. E. Mâle, *L'art religieux au XIII^e siècle*, p. 39 et suiv.

Vieux Métiers d'Autrefois

Mlle Gardel avait éveillé notre curiosité sur la similitude des mots « thériaque » et « triaco » (Folk-Lore).

La thériaque (du grec *thériakos*), électuaire dont la formule primitive serait due à Mithridate et passait, jadis, pour guérir la morsure des bêtes sauvages, a subi, au travers des âges, de nombreuses modifications. La formule française contient une soixantaine de produits : animaux, végétaux, minéraux, mis en pâte à l'aide de miel, de vin grenache, etc...

Actuellement, la thériaque est avant tout une préparation calmante contenant 35 milligrammes d'extrait d'opium par 45 grammes. Au cours de son enquête, Mlle Gardel avait obtenu la réponse suivante : « Triaco », vague pâte, couleur de miel, faite avec quelque chose venant du vin, alcool ou peut-être un vin spécial. Réponse qui paraît fixer l'analogie avec le produit pharmaceutique dont la composition a tant d'élasticité. Triaco, dans ce cas, ne serait que la déformation du terme latin (1).

Quant aux propriétés du produit, Mlle Gardel a recueilli des réponses identiques : remède contre la colique des bestiaux et des hommes (pour ces derniers, extrait de genièvre de préférence).

Le seul vendeur de « triaco » et d'extrait était de Lespinas-sière (Aude).

Confiture, mais à vertus médicinales, nous dit en conclusion, notre collaborateur, M. Maffre, dans l'excellente monographie ci-dessous qu'il consacre à cette industrie à jamais disparue.

Le Marchand de "Triaco"

La « triaco » n'a rien de commun avec la fameuse thériaque d'autrefois, qui contenait nombre de substances.

La triaco, à proprement parler, est de la confiture de baies de genièvre bien mûres. Les « triacaïres » d'ailleurs appelaient cette confiture « l'estrain dé genibré ».

On en vendait, il y a encore 70 ans des quantités considérables. Il fallait beaucoup de baies pour suffire au commerce de « l'estrain », le rendement en jus étant assez faible.

Sur le territoire communal poussent bien des genévriers, mais ils ne produisaient qu'une minime partie des fruits employés. Aussi, allait-on en recueillir dans d'autres localités, notamment dans les Causses, au Sud et à l'Est de Saint Pons et même dans les environs de Quillan: C'étaient surtout des femmes et des jeunes filles qui récoltaient les baies. La cueillette à la main

(1) En ancien occitan : *teriaca, teriacle, triacle*.

étant trop dispendieuse, le rendement journalier étant insignifiant, on employait un autre procédé. Ce procédé permettait à une ouvrière, dans les terrains peuplés de genévriers pas trop distants, de récolter un hectolitre et même plus de baies par jour.

Les ramasseuses étaient pourvues d'un solide bâton en bois dur, de la grosseur d'un manche à balai, de 70 à 80 cm de long, et d'une « tambouro » sorte de crible de 60 cm de diamètre environ, dont le fond était une toile forte et pleine.

L'ouvrière, tenant le tambouro de la main gauche, frappait sur les genévriers avec son bâton, en faisant le tour de la touffe. Les baies, mêlées d'aiguilles, tombaient dans la tambouro, présentée convenablement sous les branches de l'arbuste. Dès que le poids ne permettait plus de tenir facilement la tambouro, la femme s'arrêtait. Elle vannait succinctement sa récolte et retirait, à la main, les aiguilles que le vent n'avait pas emportées, vidait les baies dans un sac de forte toile, puis recommençait l'opération.

Lorsque les « triacaires » avaient leur provision de graines de genièvre chez eux, ils les étendaient, au sec, sur un plancher propre, en ayant soin de les remuer tous les jours pour éviter l'échauffement et le plus tôt possible, on préparait la confiture.

Dans un grand chaudron en cuivre, dit « païrolo » contenant jusqu'à 140 litres, on versait à peu près dix centimètres d'eau et 80 ou cent litres de baies. On chauffait la païrolo, pour cuire un peu, mais surtout faire gonfler les graines sous l'action de la vapeur d'eau. Quand on jugeait le gonflage suffisant, avec une pelle, on mettait vingt à trente litres de baies dans un sac en très forte toile, dont on ligaturait solidement l'ouverture et on portait le sac au pressoir.

Le pressoir était constitué par un morceau de tronc d'arbre équarri, dans lequel on avait creusé une sorte de gouttière. Le pressoir était supporté par quatre pieds solides, ceux de devant plus longs que ceux de derrière, de sorte que l'ensemble était incliné de l'avant à l'arrière pour permettre l'écoulement du jus.

Un madrier en bois pouvant passer exactement dans la gouttière était solidement fixé à l'arrière par une forte barre de fer cylindrique autour de laquelle il pouvait jouer. A l'extrémité avant, le madrier était percé d'un trou où passait un câble court retenu au madrier par un morceau de bois passant dans une boucle. L'extrémité libre du câble portait une autre boucle qu'on accrochait à un crochet en fer porté par un treuil horizontal fixé à l'avant du pressoir. Ce treuil dit « tour » ressemblait au treuil des charrettes et avec des barres de fer mobiles « tabélos » on faisait tourner le tambour du treuil.

Le sac contenant les baies était placé dans la gouttière vers le bas. On laissait retomber le madrier dessus, on accrochait le câble et on serrait avec le treuil. On obtenait ainsi une pression très forte et le jus du genièvre s'égouttait par l'arrière dans un chaudron.

On répétait les différentes opérations ci-dessus jusqu'à ce qu'on eut obtenu une bonne quantité de jus.

Les baies pressurées étaient jetées au fumier. C'était la « bou-douscò ».

Restait maintenant à faire la confiture.

Le jus mis dans la païrolo nettoyée au préalable, était cuit à petit feu. On remuait le liquide avec une longue spatule en bois pour qu'il ne s'attache pas et on jugeait du degré de cuisson en laissant égoutter le jus attaché à la spatule. Il fallait que le liquide fut visqueux pour que la cuisson fut suffisante. C'était le point le plus délicat, car « l'extraït » insuffisamment cuit moisissait, trop cuit, il collait trop et était trop noir.

La cuisson terminée, on mettait la confiture dans des récipients en fer blanc « de pecharos ».

La marchandise fabriquée, le triacairé partait au commerce : « al viatge » au voyage. Il remplissait des boîtes en fer blanc cylindriques de 4 à cinq litres, avec couvercle et en emportait quatre habituellement. Il avait son bissac « las biassos » qu'il portait sur l'épaule gauche en s'aidant d'un fort bâton appuyé sur l'épaule droite, dont une extrémité passait sous le bissac, vers le milieu de celui-ci, et dont l'autre bout était tenu de la main droite. Le bâton servait alors de « secoulhadou » quand le triacairé arrivait dans les villages, il retirait parfois son bâton de l'épaule et s'en servait pour se garer des chiens malveillants.

La vente avait lieu au poids et le triacairé pesait avec une petite romaine qu'il emportait avec lui.

Les pays qui achetaient l'extraït de genièvre étaient les pays d'élevage : le Tarn, le Tarn et Garonne, l'Aveyron, la Haute Garonne, l'Ariège, etc.

Le triacairé utilisait les diligences puis le train, jusqu'aux endroits où il allait faire sa tournée. Ensuite il allait à pied, le bissac sur le dos.

L'industrie de « l'extraït » est aujourd'hui morte et bien morte. Le dernier triacairé a succombé en 1937 et n'a pas de successeur.

Dans le commerce de la « triaco » il y avait aussi de la fraude.

Certains marchands, peu scrupuleux, mêlaient à l'extraït, de la mélasse à laquelle un peu de poudre de gentiane donnait l'amertume. D'autres vendaient de la mélasse pure gentianée. Ces pratiques ont eu une influence fâcheuse sur les acheteurs qui se sont raréfiés au point de devenir inexistantes.

Et voici, pour terminer, une formule d'emploi de la « triaco » qui nous ramène à l'emploi pharmaceutique, un remède populaire contre les mauvais rhumes :

Confiture de genièvre, une petite tasse.

Vin rouge, un grand verre.

Mêler et faire bouillir en remuant.

Avaler chaud quantité supportable.

Il est prudent de sucrer pour corriger l'amertume.

Produit surtout une transpiration abondante.

MAFFRE,

instituteur en retraite,

à Lespinassière.

M. l'abbé MAURIN, lauréat de l'Académie Française, curé de Saint-Geniès-le-Bas (Hérault) poursuit, siècle par siècle, la réalisation de cette « Somme de littérature mariale » à laquelle il a déjà consacré ses « Chants Marials » et ses « Saluts d'Amour ».

Après des études supérieures de lettres et de langues à l'Université de Toulouse, il part en Allemagne dans le but de parfaire ses connaissances de la langue. Il y collabore à la fondation de l'Institut français de Cologne, dont il devient le premier professeur. Correspondant de la revue l'Univers de Paris, avec ses Notes d'Allemagne, hebdomadaires, il est envoyé à Berlin, comme rédacteur parlementaire au Reichstag, puis rayonne au travers de l'Europe (Belgique, Hollande, Pologne, Autriche, Hongrie, Luxembourg, Danemark, etc...) collaborant à de nombreuses revues et journaux étrangers.

Pendant la guerre de 1914, officier interprète d'allemand et de grec à l'armée d'Orient, il parcourt les Balkans, notant au passage tout ce qu'il peut voir ou lire. Nul n'était, donc, mieux qualifié que lui pour présenter aux lecteurs de Folk-Lore quelques particularités sur les Coutumes Populaires aux pèlerinages de la Vierge au travers du monde.

Fidèles à notre méthode de travail, nous demandons à nos délégués et correspondants occasionnels de compléter, LOCALEMENT, cette savante étude.

Coutumes populaires aux pèlerinages de la Vierge

Elles sont fort nombreuses; les plus connues sont celles qui consistent à faire des vœux, à entrer dans les confréries, à porter les médailles de l'Immaculée Conception (ou miraculeuse) et du Mont-Carmel, à ceindre de saints cordons, à se revêtir des livrées bleue et blanche, à porter les scapulaires, à offrir des cierges ou des fleurs, à puiser et emporter de l'eau des sources miraculeuses, à jouer des « mistères » et à faire des concours de poésie comme les « palinods » normands ou toulousains récompensés par des prix qui consistent en fleurs symboliques d'or ou d'argent.

Nous voudrions ici, en outre, faire connaître quelques autres usages plus particuliers qui n'en sont pas moins des témoins de la dévotion populaire à celle que l'on a appelé « Notre-Dame ».

Dans les sanctuaires marins, ceux qui ont échappé à quelque naufrage vont en reconnaissance, souvent pieds-nus, apporter de petits bateaux que l'on suspend à la voûte ou quelque ex-voto consistant en un tableau représentant le bateau en danger et

la Vierge qui, du haut des noirs nuages, le protège. On rencontre de telles peintures depuis N.-D. de la Garde jusqu'à Cerbère, qui sont souvent signées de l'artiste qui les fit en série, Charles Roux, et qui sont aujourd'hui fort appréciées et recherchées par les amateurs.

En Espagne et dans le Midi de la France on donne au baptême non seulement le nom de Marie, mais celui-ci suivi du nom d'un mystère de la vie mariale qui prévaut ensuite sur le premier, comme Conception, Carmel, Mercédès, Annonciation, usage qui s'étend aussi à l'Italie. En Espagne on se salue dans les rues des mots : « *Ave Maria purísima* » auxquels on répond par « *sine peccado concebida* » depuis que cette nation a tant travaillé pour le dogme de l'Immaculée-Conception.

Au moyen-âge, on dressait des Madones dans les rues, sur les maisons et l'usage était de les éclairer le soir de petites lampes, ce fut l'origine de l'éclairage public des villes.

Depuis des siècles le peuple chrétien a consacré à la Madone les samedis, particulièrement, le premier du mois et les mois de Mai et d'Octobre. La fin du mois de Mai est célébrée par la procession des petits enfants qui viennent couronner la statue de la Vierge et recevoir des roses bénites. Ce dernier usage est plutôt réservé au dimanche du Rosaire (le premier) en octobre.

Les processions sont aussi variées que nombreuses. La procession du cierge promis par vœu après une peste est traditionnelle à Gray, le 15 août, à Fourvières le 8 septembre, à N.-D. de Cuverville (Rouen), à Arras, où le cierge miraculeux est appelé le « Joyel » dont quelques gouttes de cire étaient mêlées à l'eau que buvaient confiants les malades. On sait que les premiers communians rentrent aussi processionnellement un cierge respectable et imposant à la main; un poète l'a dit :

« Aux pieds des saints ou de la vierge
« Droit comme un if
« Simple ou paré, grêle ou massif
« Je suis le Cierge. »

Bien connue est la procession aux flambeaux, surtout celle du soir à Lourdes. Celle que l'on fait sur la montagne à la Salette est particulièrement touchante, car les cantiques des pèlerins sont coupés par celui du carillon égrenant dans le silence total de la nuit, des chants populaires.

A Gray, une procession votive est dite des « Habillées de blanc »; c'est comme une théorie de lys vivants allant en cadence.

A Céret (Pyr.-Or.) au temps de Pâques se fait la procession vers un des cerisiers; on en cueille les premiers fruits que l'on va attacher à la ceinture de la Vierge dans l'église et on les y laisse jusqu'à la cueillette de l'an d'après.

A Ariccia, en Italie, pour la fête de l'Imm. Conception, on fait depuis 1656, année de peste, la procession dite de « *la Signorina* », parce que celle qui la préside est une petite fillette en blanc revêtue d'un manteau bleu.

A Palombara, près de Rome, pour la clôture du mois de mai, on dresse dans les rues de multiples autels ou chapelles de feuillage et l'on va en procession de l'une à l'autre en chantant des cantiques.

A Echternach, en Luxembourg, les pèlerins qui processionnent suivent un rythme singulier, car chaque trois pas faits en avant, ils en esquissent un en arrière.

Les pèlerins polonais ou allemands qui vont à Kevelaer, qui est comme le Lourdes de l'Allemagne, font souvent de très longs parcours pour y arriver. Ils vont à pied, les hommes d'un côté de la route, les femmes de l'autre, pour ne point entraver la circulation; ils couchent à la belle étoile à l'endroit où la nuit les saisit, et cela quelquefois plusieurs nuits de suite.

*
**

Quelques autres usages populaires, venant du moyen-âge, méritent d'être connus relativement à la dévotion mariale.

En Corrèze, la Chandeleur est appelée « *Nostra-Dama Crespelheira* » à cause des crêpes traditionnelles que l'on y fait. A certains endroits on fait ce jour bénir du pain qui doit être mangé en famille et dont la première tranche est prélevée pour le curé. En d'autres, les personnes qui vont visiter les nouvelles accouchées leur offrent de la monnaie de billon; c'est ce que l'on appelle la « *jouvence* » (ou bienveillance) et cet argent est donné au prêtre en souvenir de l'offrande de la Présentation au Temple.

A N.-D. des Miracles, à Saint-Omer, les malades désireux de guérir, au moyen-âge, se faisaient d'abord peser, pour donner à la Vierge une offrande du poids équivalent à celui de leur corps; cette offrande se faisait en blé, froment ou cire pour le luminaire. On apportait aussi du pain, un agneau, du drap, du lin, de la laine, même des matelas et des lits qui servaient aux malades pauvres hospitalisés dans une salle sous la chapelle y attendant patiemment leur guérison des jours et des nuits.

A N.-D. la Grande, à Poitiers, depuis le XIII^e siècle jusqu'en 1792, chaque lundi de Pâques, se faisait une procession au cours de laquelle on offrait à la Vierge les clés de la ville. Aujourd'hui, on se contente de les suspendre aux bras de la Vierge les jours de fête.

Dans beaucoup de sanctuaires, les nouveaux-nés sont posés un instant sur l'autel de la Vierge, soit après le baptême, soit lors de la cérémonie des relevailles. A Genazzano, en Italie, au sanctuaire de N.-D. de Bon-Conseil, les mères apportent leur bébé à même le berceau sur la tête; arrivées sur le seuil de l'église et ayant déposé leur cher fardeau, elles baisent le pavé, promenant même leur langue sur tout le parvis, y laissant des traces de sang, pour mieux obtenir l'objet de leur requête.

A N.-D. de Torcé, au Mans, depuis six cents ans les mères viennent se faire « lire les Evangiles ».

Sur beaucoup de ponts au moyen-âge, on élevait une chapelle ou tout au moins une statue de la Madone « *N.-D. du Bout-du-Pont* ». Ainsi au pont de Saintes, sur la Charente, près de l'Arc de Germanicus; ainsi à Jurançon, près de Bayonne, où Jeanne d'Albret vint vénérer la Vierge avant son apostasie, au moment de la naissance d'Henri IV. On y chante ainsi :

« *Nouste Dame deu Cap deu Pouns,*

« *Adyudat-se d'aqueste ore,*

« *Pregat au Diù deù ceù*

« *De'ns ebira miscap e fleù.* »

(N.-D. du Bout-du-Pont — aidez-nous à cette heure — priez le Dieu du ciel — de détourner de nous mal et fléau).

A Marcé, près d'Angers, à l'autel de la Vierge on invoque contre la peur des enfants par cette prière :

« *Tendre Mère, ô bonne Marie,*

Garde mes enfants dans ton cœur;

Que je les retrouve en la patrie,

Qu'ils soient ma couronne d'honneur.

« *C'est tout ce que j'aime en ce monde*

Hélas ! et je tremble toujours,

Sous notre ciel l'orage gronde

Il leur faut un divin secours !

« *Pour achever en paix mon pénible voyage,*

J'ai besoin de savoir ces roseaux appuyés;

Tu les préserveras des vents et de l'orage,

Mes pauvres enfants bien-aimés !

« *C'est l'unique prière*

Que t'adresse mon cœur;

Ecoute-la, ma Mère,

Et je n'aurai plus peur ! »

**

A Saint-Pair-sur-Mer, près de Coutances, la couronne de la Vierge est ornée de feuilles de chou-frisé. Au moyen-âge cette plante potagère était considérée comme une panacée.

En Bretagne, Vendée, Maine et Angoumois, la coutume des nouvelles mariées est de faire la « *Querouille de la Vierge* ». Du chanvre et du lin sont déposés sur l'autel, puis emportés par elles, à la maison nouvelle et filés au profit du sanctuaire.

En Anjou, des « *Croix de la Vierge* » sont mises au coin des champs, pour faire fructifier les blés. Dans certaines localités, lors d'une sépulture, la famille du défunt dépose aux « *Croix des Morts* » de petites croix de bois sur le parcours de la cérémonie funèbre, de la maison à l'église.

A N.-D. de Beausset-Vieux, près de Fréjus, le cinquième dimanche après Pâques, on venait demander de bénir le choix des consuls qui étaient élus le jour de la Pentecôte.

A Sarlat, au jour de l'Assomption, se fait un concours avec prix de niches illuminées, et les gens font de l'une à l'autre une sorte de visite pègrine.

N.-D. de l'Aumône, à Rumilly, près de Chambéry, doit son nom à l'usage de plusieurs sanctuaires au moyen-âge qui consistait à déposer dans des chênes creux aux pieds d'une petite Madone des aumônes pour les indigents que l'on respectait.

A N.-D. de Rocamadour, au moyen-âge, certains pèlerins appelés « *Carcanelli* » venaient nu-pieds et des chaînes au cou et aux mains. D'autres, appelés « *Carcavelli* » étaient des mendiants ou indigents. On avait frappé pour eux des insignes spéciaux que l'on appelait des « *sportelles* » à l'image de la Vierge.

A Notre-Dame d'Etang, à Vélars, près de Dijon, les pèlerins ayant obtenu une faveur sollicitaient quelque fragment de la robe de la Vierge, et un membre de la confrérie, le premier qui en faisait la demande, emportait chez soi le vêtement de la statue pour un an jusqu'à la fête prochaine.

A N.-D. d'Orcival, près de Clermond-Ferrand, on note l'usage très ancien dit des « *Romagnes* ». Il consiste pour les pèlerins à visiter en guise d'adieu chaque chapelle de l'église, en terminant par le maître-autel où l'on dépose une offrande. Cet usage est suivi depuis le quatorzième siècle et doit son nom probablement à la similitude de l'usage *romain* de visiter les sept basiliques de la Ville éternelle.

N.-D. de Vassivière, en Auvergne, est la Vierge des troupeaux transhumants. Les miracles y furent nombreux si l'on croit le dicton qui explique le vocable du sanctuaire :

« Per i creire

Vas i veire »

(Pour y croire, vas-y voir).

A Notre-Dame des Anges, à Pignans, dans le Var, existait, si nous en croyons un recueil du dix-huitième siècle un usage qui se rapproche beaucoup des pastorales provençales.

Dans la nuit précédant la fête et le transport de la statue sur la sainte montagne en sa chapelle, un groupe allait par les rues chantant ce qu'on appelait les « *Réveillés* » afin d'avertir ceux qui dormaient de se préparer à la procession traditionnelle. Ces cantiques en langue provençale ne manquaient pas de saveur; c'étaient des sortes de boutefeux excitants.

« Faù donc ben vous gardar d'escoutar la paresso;

« Si pardès l'ocasiou, bessai l'aurès jamai;

« Si l'amour d'un repaús, ou si lou souon vous presso,

« Vouestre dever vous presso encara mai.

(Bien il faut vous garder d'écouter la paresse; si vous perdez l'occasion, peut-être ne la retrouverez-vous jamais; si l'amour du repos ou si le sommeil vous presse, votre devoir vous presse bien plus encore).

Il y avait trois « Réveillés » et le second est fort poétique :

« Anam dins soun desert

D'un celesto councert

Fa retentir la vouuto;

Tous lou aucèus dòu bouos

Vendran sur nouostro routo

Se jougne a nouostros vouos ».

(Nous allons dans son désert d'un céleste concert faire retentir la vouûte; tous les oiseaux du bois viendront sur notre route se joindre à nos voix).

Il y avait même des « réveillés » spéciaux pour les temps de calamités. Et quand on arrivait au sanctuaire, on chantait le *Magnificat* sur l'air : « *Lou beu Tircis* » chanson champêtre alors à la mode et pendant le salut, un pénitent encensait, un autre jetait des fleurs.



A Rome, les « *pifferari* » ou petits musiciens ambulants célèbrent à leur façon l'octave préparatoire à la fête de Noël.

Ils s'arrêtent pour donner l'aubade devant chacune des Madones des rues. Un tableau célèbre de Many Benner a immortalisé ce beau et naïf geste.

A N.-D. de la Peña de Francia, sur la frontière franco-espagnole, la Vierge est aussi célébrée par de la musique et surtout par des danses. Aux jours de fêtes mariales, on fait cercle autour des danseurs. Les garçons font la danse étrange des bâtons qui est sans doute d'origine militaire, revêtus d'une sorte de dalmatique aux couleurs bariolées et le front ceint d'étoffe rouge. Les jeunes filles, tenant chacune un ruban de nuance différente suspendu à un arc de triomphe font savamment la danse ou le jeu de la quenouille, emmêlant, roulant et déroulant au fur et à mesure les rubans, le tout au son rythmé des castagnettes, des fifres et des tambourins; ce sont les divertissements religieux de David devant l'arche mystique qu'est la Vierge.



Qui donc croirait que le « *Week-end* » si cher aux Anglais est d'origine mariale ? C'est au treizième siècle qu'un roi d'Ecosse devôt à Marie ordonna qu'en son honneur le samedi serait férié à partir de midi.

En Italie, dans plusieurs villes, on ajoute à l'Angélus du soir un *Ave Maria* pour les défunts qu'on appelle l'Angélus des Morts.

Enfin, en plusieurs endroits de pèlerinages, il y a des mets traditionnels et non pas seulement des crêpes comme aux Pardons de Bretagne. C'est ainsi qu'à Pouzolles, près de Béziers, où est vénérée N.-D. de Pitié le vendredi de la Compassion, malgré la levée faite par l'ordinaire, à cause de la solennité chômée, de la défense de manger gras, s'impose le plat de pois chiches, aliment de pénitence des ordinaires vendredis.

Abbé C. A. MAURIN,
lauréat de l'Académie française.

LE FAIT FOLKLORIQUE :

“Les Superstitions Populaires Audoises”

1^{er} Article : CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Dans notre exposé de la « *Méthodologie folklorique* », (1) nous avons montré que tout travail scientifique folklorique n'est fécond que lorsqu'il se fait sur une matière brute ou « *expériences-types* », méthodiquement contrôlée et authentifiée !

De cette matière cruciale seule, l'historien folkloriste peut extraire cette « *substantifique moëlle* » que sont les manières communes et constantes de penser, de sentir, de vouloir et de vivre de l'âme populaire d'une région déterminée. Et c'est seulement cela qu'on est en droit d'appeler une Restauration historique régionale, élément constructif de cette réalité plus large qu'est « *la mentalité populaire de l'humanité* », dont le dynamisme s'affirme par les tendances vitales de son vouloir-vivre ou de sa volonté de puissance, s'adaptant presque instinctivement aux conditions multiples et diverses des milieux « *physique* » et « *social* » où elles se réalisent.

Après avoir ainsi tenté de formuler les directives d'une Pédagogie de la Science et de la Philosophie folkloriques, (2) il nous a paru opportun d'en faire l'application à l'étude de cette institution-type folklorique qu'est la « *Superstition populaire* ».

Nous rechercherons d'abord, suivant les processus d'heuristique et de critique historiques, les manifestations superstitieuses de l'âme populaire de notre pays d'Aude. Travail de restauration de la vie infra-religieuse de notre contrée, que nous permettra

(1) Notion scientifique du Folklore par l'abbé Montagné, docteur es-lettres.
Gabelle - Carcassonne 1940.

(2) Ce travail d'allure nécessairement « pédagogique et abstraite » a été qualifiée par un ou deux de nos critiques « *d'articles à tendance généralisatrice un peu naitis* ».

N'est-ce pas plutôt cette critique elle même qui apparaît « un peu naïve », « puisque oublieuse sinon ignorante de cette vérité toute première, qu'une œuvre de science ne vaut que dans la mesure où la recherche et l'interprétation de ses matériaux bruts » obéissent à des disciplines scientifiques et philosophiques ? Disciplines qu'il est opportun et nécessaire de rappeler quand l'œuvre entreprise en est seulement, telle l'œuvre du Folklore, à son stade empirique ?

le rappel des histoires, des chroniques et des traditions locales et aussi les renseignements de ceux qui sont encore chez nous, les mémoires vivantes du passé populaire audois.

Nous présenterons cet exposé historique en des récits raccourcis, dont le groupement fournira au lecteur une vue d'ensemble de l'activité infra-religieuse de notre région, et nous facilitera la découverte des caractéristiques essentielles dont la synthèse formera ce que nous appellerons les schèmes typiques de la superstition populaire audoise !

Un travail identique d'heuristique, de critique et d'interprétation des manifestations superstitions populaires des autres régions de France, et ensuite des pays anciens et modernes serait le seul moyen susceptible de tenter efficacement l'histoire de l'évolution des diverses formes infra-religieuses, dont la superstition et la magie restent les plus suggestives, et de reconstituer ainsi la structure primitive de l'âme religieuse de l'humanité populaire.

Une étude aussi étendue ne peut se poursuivre que grâce à une collaboration large, avertie et désintéressée. Il nous semble malgré tout opportun de la signaler pour marquer, contre ceux qui persistent à le nier, que la science folklorique s'apparente aux sciences sociologiques et psychologiques les plus autorisées

Avant de commencer l'exposé historique et critique des manifestations populaires infra-religieuses audoises, que nous nommons du terme générique de « *superstition* », nous voulons fixer, en quelques considérations judicieuses, la nature spécifique et l'origine de la superstition populaire, et montrer en quoi elle diffère de la religion proprement dite, comme de ces formes dérivées que sont la magie, l'occultisme, la sorcellerie etc.

Nous considérons « *la superstition populaire* » comme une attitude infra-religieuse, une déformation de cet instinct du divin ou religion naturelle, alimentée par un enseignement exotérique, et devenue par ses expériences collectives, une institution spécifiquement « *folklorique* ».

La religion est judicieusement définie une vie, dans la mesure où elle fournit des croyances à la raison, des pratiques à la volonté, des sentiments au cœur et des attitudes au corps. Elle comporte, en effet, une adhésion légitimée à une divinité transcendante, considérée comme « *créateur parfait* », maître absolu, et par suite en droit d'exiger de sa créature, en intention comme en fait, la foi, l'adoration, la prière, le rite et le sacrifice et tous les autres actes et sentiments d'une redevance divine.

L'attitude religieuse s'étend plus loin que la religion et s'égare sur des conceptions apparentes ou voisines, dans ces formes générales connues que sont la superstition, la magie, etc. C'est pourquoi, la structure psychologique de la superstition populaire, que nous nous proposons d'étudier, nous apparaîtra comme une attitude individuelle et collective dérivée, à la vérité, de la tendance primitive humaine, du divin, mais attitude déformée par les facultés émotionnelles, au point de conduire l'âme populaire à rendre l'honneur divin à qui il n'est pas dû et

d'une manière qui ne convient pas. Religion démesurée que LITTRÉ définit : « *Un sentiment de vénération religieuse fondé sur la crainte ou l'ignorance, et amenant l'homme à se former de faux devoirs, à redouter des chimères et à mettre sa confiance dans des choses impuissantes* ».

Conception que M. le professeur AMADE de l'Université de Montpellier traduit d'une façon fort suggestive : « *Curieux mélange de religiosité ardente, de naïve crédulité, de merveilleux et de mysticisme charmant, à tonalité panthéistique et mythologique rudimentaire* » (1).

La superstition voisine donc avec la religion. Mais parce que mal éclairée, elle dévie la croyance à la transcendance de l'Être suprême, par son culte vicieux et superflu, fausse la conception de la dépendance de l'homme à son égard, et ridiculise la dignité des rites utilisés pour solliciter son intervention.

Dès lors, la superstition, quels que soient d'ailleurs les modes qui la manifestent : magie, maléfices, présages ou divinations, songes, sorts, astrologie, vaines observances, art notoire, phylactères, charmes, exorcismes... etc., ne peut être considérée que comme une institution « infra-religieuse », une déformation de cette religion naturelle jaillie du besoin du divin, inné au cœur de tout homme.

La magie est la forme la plus généralisée et la plus caractéristique de la superstition (2). On distingue la magie noire ou superstitieuse, autrement dit l'art de produire des effets surprenants par l'intervention du démon, et la magie naturelle ou artificielle opérant par le moyen des forces naturelles ou de l'industrie humaine.

Les croyances et les pratiques de la magie superstitieuse sont fondées sur l'idée que certaines forces redoutables, susceptibles d'être surprises ou contraintes, résident dans des personnes, êtres ou objets privilégiés. Elles dérivent de ce sentiment naturel humain qu'une sympathie universelle relie tous les êtres, de sorte que, les biens et les maux dont la vie d'un individu est traversée peuvent par influence, affecter l'existence d'autres individus.

Et c'est le rôle du magicien, c'est-à-dire de celui qui connaît et pratique l'art d'agir sur les forces occultes qui distribuent ces biens et ces maux, de les réduire à son service, pour capter leurs faveurs et conjurer leurs méfaits.

De là l'importance capitale, dans cette religion, des rites magiques, et l'obligation stricte pour le magicien de les observer

(1) **Mélanges de Folklore** : Jean Amade, professeur à l'Université de Montpellier. Imprimerie de l'Indépendant. Rue de la Loge. (Perpignan), 1935.

(2) C'est l'art, dit Mgr Le Roy, de réduire à son service, par certaines pratiques occultes et d'aspect plus ou moins religieux, les forces de la nature ou de capter les influences du monde invisible.

intégralement, puisqu'ils agissent par leurs vertus propres et non par l'intention de celui qui les pratique.

Ainsi autant par ses croyances que par son culte, la magie se rattache à la superstition, et n'est comme elle qu'une attitude infra-religieuse, dominée par un formalisme avant tout utilitaire, et par suite incapable de fournir à ses adeptes les dogmes d'un Dieu à invoquer, les préceptes d'une morale de perfection personnelle, intérieure et désintéressée à observer.

L'histoire nous montre qu'en Orient comme en Occident, dans les civilisations primitives et adultes, l'homme technique « *homo faber* » préoccupé avant tout de progrès scientifique et rationnel, a toujours été devancé par l'homme magique « *homo divi-nans* », poussé et guidé par ses facultés émotives et fabulatrices, créateur de rêves, de mythes et de présages, et faiseur de rites pour calmer les caprices des divinités, et de thérapeutiques pour soulager les humains.

L'universalité dans le temps et l'espace de la croyance à la magie, autant que le recours fréquent, même en pays chrétien, aux pratiques magiques sont deux faits généralement reconnus. Et c'est pourquoi, certains savants ont été sollicités à penser et à enseigner que c'est d'elle que dérive la religion en un Etre suprême, et que le monothéisme n'est qu'une forme évoluée du polydémonisme. Ces savants ont étayé leur théorie sur l'histoire autant que sur cette affirmation philosophique, dont l'Évolutionisme a fait le principe fondamental de son système, à savoir, que toute forme supérieure sort nécessairement d'une forme inférieure.

La thèse de l'écosseais James Georges Frazer, reste le type de cet enseignement. Il divise l'évolution de l'humanité en trois périodes, « *magique, religieuse, scientifique* ». « L'homme, écrit-il en substance, ayant l'expérience des forces extérieures qui le dominent, essaye de les dompter au moyen de pratiques qu'il croit toujours efficaces, par suite des relations de ressemblance ou de contiguité qu'il a eu avec elles. Par un anthropomorphisme naturel, il considère bientôt ces forces comme les manifestations des esprits qu'il s'évertue dès lors à influencer et à séduire. Mais constatant l'impuissance de ses formules et de ses recettes, il recourt alors à la prière. A ce stade d'évolution, ajoute Frazer, naît la religion qui progressivement devient croyance en un Etre transcendant, créateur ou du moins organisateur de tout le créé » (1).

Contre cette doctrine ont protesté bon nombre d'historiens avertis; tels, Bouvier, dans ses « *Recherches de sciences religieuses* ». Il écrit, en effet, que du point de vue des faits, la thèse du magisme primitif n'a pas de fondement (2); et F. B.

(1) J. G. Frazer. *The golden Bough.. The Magie Art.* 3^e édit. 2 vol. — Londres, 1911.

(2) *Recherches de sciences religieuses.* — Bouvier (tome II p. 63, 1911) — (tome III p. 169, 1902) — (tome IV p. 109). Paris.

Jevons dans « *An introduction to the study of comparative Religion* » (1), affirme : « L'idée que la religion a été précédée par la magie n'a plus de place, ni de crédit, dans la science de la religion ».

Notons cependant que ces historiens n'opposent à la thèse de Frazer que celle du prémagisme, de l'animisme, du préanimisme, en vertu de quoi il faudrait conclure qu'au début de l'humanité, magie et religion ont existé simultanément, et furent même souvent confondues.

L'histoire et l'éthnologie semblent contredire ce dernier enseignement, puisqu'elles témoignent que dans les races même les moins civilisées, se montrent des vestiges d'un véritable théisme, allant parfois jusqu'au monothéisme. Ainsi dans « *Western Africa* », Wilson affirme qu'en Afrique la croyance en un « *Grand Etre* » était universelle ».

Avec la même autorité critique, Lang écrit dans l'article « *God* » de l'Encyclopédie of Religion, que les Australiens donnent à l'Etre suprême le nom de « *Fater ours* », « *Père notre* » ; et J. R. Swanton, ancien président de l'Anthropologica society of Washington, enseigne que l'attitude religieuse est sans contredit, un facteur humain primitif, et que l'histoire de nombreux primitifs de l'Amérique, de l'Afrique, de l'Asie... etc, témoigne de leur croyance à un Dieu supérieur aux autres, et par suite de la primauté chronologique d'un monothéisme, impur à la vérité, sur les autres cultes religieux.

Voulant fixer pour nos lecteurs, la conception de « superstition » avant l'exposé historique des superstitions autochtones, il nous a paru opportun de signaler, simplement en passant, la polémique concernant la primauté temporelle de la magie sur la religion, pour la solution de laquelle nous citerons ce jugement averti et judicieux de Mgr Le Roy, dans son étude sur la « *Religion des Primitifs* » (2). « Tout se présente à nous, écrit-il, comme si l'espèce humaine irradiant d'un point commun, sur lequel elle aurait apparu à une époque imprécise, avait été mise en possession d'un fonds de vérités religieuses et morales, avec les éléments d'un culte; le tout prenant racine dans la nature même de l'homme, s'y conservant avec la famille et donnant à peu près, suivant la mentalité de chaque race, sa portée intellectuelle, les conditions de sa vie, ces formes à surfaces variées, mais fondamentalement identiques que nous appelons les religions; religions auxquelles et partout, dès le principe se seraient rattachés les mythes, superstitions, magies qui les vicient et les défigurent en les détournant de leur objet. »

Autour de la magie, cette forme type de la superstition, gravi-

(1) *An Introduction to the Study of Comparative Religion*, — J. B. Jevons. N.-York, 1908.

(2) *La Religion des Primitifs*. — Mgr Le Roy, Paris 1919.

tent toutes ces autres institutions infra-religieuses déjà mentionnées, et qui ne sont comme elle que des dérivés plus ou moins caractéristiques de cette religion diminuée.

Ce sont les maléfices ou l'art de nuire par l'emploi des somnifères, des philtres et autres artifices; les augures, présages tirés du vol, du cri, du chant ou de tout autre mouvement des oiseaux, tant sauvages que domestiques; les divinations appelées « *Coséimantrie* » quand elles usent du crible ou du sas, « *axinomantrie* », si elles utilisent la hache ou l'anneau; les songes, les sorts, l'astrologie, les vaines observances, les arts notoires ou acquisition sans effort de certaines sciences; et enfin les phylactères destinés à produire des effets merveilleux, comme les guérisons, à l'aide de talismans ou figures cabalistiques ou de formules rituellement disposées et prononcées !

Nous l'avons déjà dit, ces formes diverses de superstition sont des créations des facultés émotives et fabulatrices de l'homme, et par suite constituées par des croyances sans doctrine, des rites sans codification logique, des pratiques sans fondement rationnel. Faits hybrides, affirmions-nous plus haut, dérivés d'une science mal comprise, d'un mysticisme panthéistique, d'une mythologie rudimentaire, d'une religiosité ardente et d'un merveilleux multicolore, et à ces titres relevant de l'animisme, de la métaphysique, de la psychologie, voire même de la médecine.

Institutions à structure complexe, dont la compréhension judicieuse exigera une étude détaillée et critique de tous leurs éléments constructifs, à savoir les forces occultes qu'utilisent les esprits pour exercer leur pouvoir faste ou néfaste; les êtres, objets et lieux considérés comme l'habitat privilégié de leur présence invisible; les ministres de ces divinités : magiciens, sorciers, envoûteurs; et enfin les croyances, formules ou pratiques qui forment leur architecture dogmatique et rituelle.

Ces diverses analyses n'auront qu'un but, reconstituer ces états infra-religieux de la conscience populaire de nos régions autochtones, qu'alimente le besoin du divin de l'âme humaine et que façonne le dynamisme de ses facultés émotives et fabulatrices, et définir les influences réciproques de ces mêmes états et des réalités sociales aux exigences desquelles ils ont dû nécessairement s'adapter pour vivre.

Dans un de nos articles de Folklore intitulé : Les « *schèmes folkloriques* », nous écrivions : « A repenser judicieusement l'histoire de l'humanité, il semble que tandis que la science a progressé méthodiquement, codifiant ses techniques et rationalisant ses conceptions, la croyance populaire est restée enveloppée de superstition et ses pratiques entachées d'empirisme. Le peuple vit encore et a toujours vécu comme ses ancêtres primitifs, plutôt de sensibilité que de raison; et c'est pourquoi, c'est bien dans le milieu populaire que s'est enra-

« ciné aisément et profondément, ce fruit naturel des puissances émotives de l'être humain, qu'est la superstition » (1).

L'histoire comme l'ethnologie confirment cette vue à la fois psychologique et philosophique. Elles nous montrent, en effet, l'existence et l'évolution de ces deux formes d'attitudes religieuses qu'on a appelées « *ésotérique* » et « *exotérique* », et qui représentent l'une les conceptions logiques d'une raison déductive, religion des savants et des initiés; l'autre, les croyances et les pratiques d'un dynamisme intuitionnel et affectif, religion du vulgaire et de la multitude.

Fait folklorique par son origine, la superstition l'est aussi par les caractères de sa foi et de son culte; foi sans dogme, culte sans doctrine, qui cheminent sur le véhicule de la tradition familiale et régionale, et s'adaptent mécaniquement, semble-t-il, aux nécessités de l'existence locale, gardant toutefois dans cette adaptation les caractéristiques vitales de tout fait folklorique, à savoir la répétition et l'innovation.

Dès lors, inutile de chercher dans la structure de la mentalité infra-religieuse populaire, une doctrine scientifique et philosophique qui l'étaye et la légitime.

Expression sentimentale du besoin de divin de l'être humain, la superstition populaire dérive du dynamisme de fabulation et d'animisme de ses facultés émotives, et la valeur d'obligation de ses impératifs et de ses interdits, se ramène à celle des coutumes collectives persistantes. Contrainte morale que renforcent cependant, certaines sanctions mystiques et rituelles, voire même des punitions d'ordre légal et surtout les blâmes de l'opinion, cette justice populaire qu'arment sans merci, l'ironie, le discrédit et le ridicule.

Les considérations ci-dessus nous permettent maintenant de nous faire une idée plus nette de cette forme inférieure de religion qu'est la superstition populaire... Elle prend l'aspect, dirons-nous, d'un comportement religieux de vie individuelle et sociale, caractérisé par certaines façons de penser, de croire, d'aimer, d'implorer, de conjurer et d'espérer que façonnent une science abâtardie, une religiosité ardente, une crédulité naïve et passionnée, et une crainte puérile.

Envisagée sous son aspect folklorique, nous la définirons une attitude collective où le fruste, le rude, le grossier, parfois même le brutal fusionnent on ne sait trop comment, avec du sincère, du fort, du généreux, disons même du « *specie æternitatis* », ce que nous traduirons volontiers par du nostalgique d'éternité et de divin.

Ainsi donc une étude critique des manifestations de la superstition populaire audoise doit nous faire pénétrer dans l'intime

(1) La *Méthodologie folklorique*. — Folklore — Organe du Groupe Audois d'Études Folkloriques — N° 11. Imprimerie Gabelle - Carcassonne.

de la conscience collective qui en a fait sa religion et, nous permettre de suivre les phases de son évolution historique et même locale, conditionnées par les milieux physiques et sociaux, aux exigences spécifiques desquelles elle a dû d'adapter.

C'est d'ailleurs persuadé de retrouver la mentalité infra-religieuse de notre région, par la mise en commun de tout ce que nous découvrirons d'identique et de persistant dans les manifestations multiples et diverses de ses superstitions que nous avons conçu le plan de les réunir en un exposé historique, d'après une classification proprement psychologique. Et il sera curieux et instructif de discerner au-dessus de ce mélange hybride de croyances et de rites, ce dynamisme vital qui les anime, jailli de ce besoin inné du divin, dont tout être humain est tourmenté, et qui reste la source vraie et intarissable de ses aspirations et de ses enthousiasmes, de ses inquiétudes et de ses idéals, de sa joie de vivre, de travailler, de croire, d'aimer et d'espérer.

Et c'est pourquoi, tout observateur loyal de ces richesses spirituelles de la conscience populaire, se sentira le droit de flétrir, comme un crime de lèse-humanité, à la fois individuel et social, quiconque attente à l'intégrité et à la grandeur de l'âme populaire en refusant de reconnaître en elle ces valeurs éternelles, et à fortiori en travaillant à les étouffer dans ceux qui ne peuvent se défendre.

Quand une science apporte au patrimoine intellectuel et moral des générations, les trésors historiques du domaine qu'elle s'est donné la mission d'explorer, et quand surtout elle nous fait entendre les échos des aspirations de grandeur humaine et de foi divine qui vibrent au tréfonds de tout individu comme de toute collectivité, cette science a droit de prendre rang parmi les disciplines historiques et psycho-sociales qui sont les révélatrices, les gardiennes et les éducatrices du véritable humanisme.

Et telle est la haute conception que nous nous faisons du rôle du Folklore, la Science de la vie et de l'Evolution de la conscience populaire.

P. MONTAGNÉ

Docteur es-lettres.

Note à nos lecteurs et correspondants.

Nous serions reconnaissant à tous nos lecteurs et correspondants de vouloir bien nous adresser les renseignements qu'ils pourraient posséder sur « **des faits de superstition audoise** ». Pour faciliter leurs réponses, nous leur fournissons ci-dessous un questionnaire :

Que savez-vous sur les superstitions **AUDOISES** concernant :

1) Les divinités — forces occultes — êtres fantastiques — fée — loups-garous — lutins — génies — feux-folets — revenants — dames-blanches — croquemitaines etc...

2) Les sorciers — sorcières — devins — envoûteurs — magiciens — guérisseurs etc...

3) Les croyances magiques — prières — rites — incantations — formules — imprécations — conjurations — adjurations — chaîne magique — philtre — éternuement — baillement — mauvais œil — sabbat — guérisons etc...

4) Les objets protecteurs : phylactères — talismans — amulettes. — Les pratiques magiques : maléfices — augures — songes — sorts — astrologie — vaines observances — art notoire — charmer — exorcismes — bonne aventure etc...

5) Buts divers de ces pratiques — prières — formules : « buts thérapeutiques, religieux, moral, social, économique » etc...

6) Tous les faits : « histoires — contes — se rapportant à toutes les notions magiques énoncées ci-dessus ».

AVIS 1) autant que possible, mentionner si possible l'origine du fait, la source d'où il est tiré, la personne (au moins les initiales - âge - qualité) de qui on le tient, l'époque, le lieu et les circonstances **détaillées** où le fait s'est produit, et aussi les effets divers qu'on en attendait et ceux qui se sont produits...

2) On ajoutera si les croyances, pratiques, rites, etc... sont encore vivants... et acceptés ou en usage...

3) **Adresser tous ces renseignements** à M. Paul MONTAGNÉ, professeur de philosophie à l'École Beauséjour à Narbonne.



Les Etudes Combinées (Novembre 1935) Directeur: M. Georges Laperle (Comblanchien, Liège).

Entre autres articles intéressants, nous signalons spécialement les études de M. Georges Laperle sur les fêtes populaires. Les concours de chant de pinsons, qui se font le 1^{er} mai (chaque propriétaire apporte la cage où est enterré le coneur, le gagnant sera le pinson qui aura chanté le plus de fois durant un temps fixé. Il est des pinsons qui ont chanté 700 fois dans l'espace d'une heure.

BIBLIOGRAPHIE

Abbé J.-L. Astruc. *Termes en Termenès; Son histoire, Son folklore.* — Grenoble, 1939.

Notre délégué de Termes vient de faire paraître, dans ce volume élégamment édité, une bonne monographie historique sur ce village, rendu célèbre par son château et par le siège qu'il supporta au XIII^e siècle.

La seconde partie de ce travail est consacrée au folklore. M. l'abbé ASTRUC nous en avait partiellement donné la primeur dans notre bulletin. Il passe en revue successivement : la vie rurale, les transports, la moisson, la fabrication de la chaux, les scieurs de long, le sentiment religieux, les superstitions et les proverbes. Cette étude méritoire devrait être imitée par nos érudits; elle donne un excellent exemple en réunissant la géographie, l'histoire, le folklore et la langue. Ces deux dernières parties ont été généralement négligées, et cependant une monographie qui veut être complète, ne peut les passer sous silence.

L. ALIBERT.

Portucale, Revista ilustrada de cultura literaria, científica e artistica. Porto (Portugal). Juillet-Octobre 1939, n^o 70-71.

Nombreux articles parmi lesquels nous signalons spécialement « *Vista do Porto* ». Notes intéressantes sur les fêtes populaires, les pèlerinages et la cuisine de la ville et des faubourgs de Porto. Il y aurait là de quoi écrire une étude détaillée pour les folkloristes.

L. A.

Les Etudes Comblinoises (Novembre 1935) Directeur Fondateur Georges Laport. Combla-Aupont (Liège).

Entre autres articles intéressants, nous signalons celui sur « *les Prisons et les prisonniers Comblinois* ». Récit intéressant des concours de chant de pinsons, qui se fait le jour de la fête. Chaque propriétaire apporte la cage où est enfermé le concurrent. Le gagnant sera le pinson qui aura chanté le plus de fois durant un temps fixé. Il est des pinsons qui ont chanté 700 fois dans l'espace d'une heure.

L'Auta : Revue mensuelle, 6, Rue St-Jean Toulouse. Janvier 1940.

Signalons : Une biographie de notre compatriote Prosper ESTIEU, et un sonnet du poète tiré de ses œuvres inédites, « *Las oras laustralas* ».

Bulletin de la Société de Géographie de Toulouse

La Baltique d'Holsintri à Gdynia... Problème d'urgente actualité et que le comte Begouën traite avec une érudition attrayante.



La Gazette Lauragaise. (Bulletin trimestriel) des Arts, littérature, science : Quai du Port, Castelnaudary.

A signaler une histoire intéressante de la Petite presse locale de Castelnaudary et une vue instructive des ruines de l'ancien Cloître des Cordeliers.

Abbé P. M.



1910. Bulletin de la Société de Géographie de Toulouse.

Extrait de son journal du 10e siècle de nos jours. Les

de la Haute-Garonne. L'histoire de nos jours.

La Gazette Française. Bulletin trimestriel des Arts, des

de l'histoire et de la géographie de la Haute-Garonne.

Abbe P. M.



de la Haute-Garonne.

de la Haute-Garonne.

Groupe Audois d'Etudes Folkloriques - Carcassonne

ABONNEMENT A " FOLKLORE "

A nos Membres

Délégués, Correspondants et Collaborateurs

Les difficultés actuelles nous obligent d'adresser un pressant appel à tous les amis de notre Revue « FOLKLORE » pour leur demander de nous aider à maintenir l'œuvre commune, dont ils apprécient la valeur scientifique et sociale.

Nous les prions de vouloir bien consentir un abonnement d'un an à la Revue, soit vingt francs et d'en adresser le montant :

— à M^{lle} ROQUES, Trésorière-Adjointe, 3, Quai Victor-Hugo, Narbonne.

— Ou au « Groupe Audois d'Etudes Folkloriques », Carcassonne - Compte Chèques Postaux n° 20.868, Montpellier.

Par avance, nous les en remercions bien sincèrement.

Le Conseil de Direction.



ABONNEMENT A "FOLKLORE"

A nos Membres

Délégués, Correspondants et Collaborateurs

Les difficultés actuelles nous obligent d'adresser au présent
appel à tous les amis de notre revue "FOLKLORE" pour leur
demander de nous aider à maintenir l'œuvre édifiée dont ils
apprécient la valeur scientifique et sociale.

Nous les prions de vouloir bien consentir un abonnement
d'un an à la revue, soit vingt francs et d'en adresser le montant
à M. ROQUES, Trésorier-adjoint, 2, Quai Victor-Hugo,

Narbonne

ou au Groupe Audois d'Etudes Folkloriques, Carcas-

sonne - Camp de Chénac Portant n° 20.888, Montpellier.

En avance nous les en remercions bien sincèrement.



